

REGARD CRITIQUE DU PROFIL MULTILINGUISTIQUE DE LA COTE D'IVOIRE

Dr KAMAGATE Ouattara Bakary
kamagatebakary27@gmail.com
Département des Sciences du Langage
Université Félix Houphouët Boigny
Abidjan – Côte d'Ivoire

RESUME

Dans la mosaïque de cultures que représente la Côte d'Ivoire, l'unité demeure encore consolidée même si nous assistons à un développement de l'emploi des langues véhiculaires nationales au détriment des langues dites ethniques. Cet état de fait résulte du plurilinguisme et du multilinguisme qui obligent les locuteurs à l'emploi, pour diverses raisons d'une ou de plusieurs autres langues locales. Le choix pour l'Etat ivoirien d'une seule langue officielle, mais aussi la volonté de rendre cette langue commune à tous les citoyens, et elle seule, et la décision d'utiliser l'école publique à cette fin sont parfaitement défendables. Cependant, une telle politique doit s'accompagner du respect et de la légitimation des autres langues des citoyens afin que celles-ci puissent survivre aussi longtemps que possible.

Abstract

In the mosaic of cultures that Côte d'Ivoire represents, unity still remains consolidated even if we are witnessing a development of the use of national lingua franca to the detriment of the so-called ethnic languages. Such a fact results from the multilingualism, both at the individual and community level, which compel the speakers to use, for various reasons one or several other local languages. The choice of only one official language, and only that one, for the Ivorian state, but also the desire to make this language common to all citizens and the decision to use the public school to this end are perfectly defensible. However, such a policy must be accompanied by the respect and recognition of other national languages so that they can survive as long as possible.

Mots -clés

Multilinguisme – bilinguisme – langue maternelle – langues en danger – langue véhiculaire

Key words

Multilingualism – bilingualism – mother tongue – endangered languages –common language

INTRODUCTION

La plupart des auteurs qui ont entrepris des travaux relatifs à la question linguistique de la Côte d'Ivoire ont relevé la complexité de la situation. Une complexité perceptible d'abord au sein des langues locales ivoiriennes, puis, à l'intérieur du français et enfin, entre les langues locales et le français comme l'a souligné Adopo A. F. (1987 :3)

De même, le développement des langues ivoiriennes ne s'est pas réalisé de façon harmonieuse dans la mesure où certaines d'entre elles connaissent un degré de véhicularité plus élevé que d'autres. A côté de cette suprématie des langues fortes sur les langues faibles, naît un sujet de controverse lié au comportement des locuteurs vis-à-vis de leurs propres langues ainsi que des langues véhiculaires qu'ils s'approprient dans diverses situations de communication. .

Cet article se propose dans un premier temps de (re)présenter le profil multilinguistique ivoirien avant d'établir les rapports qu'il y a entre les concepts de multilinguisme et de plurilinguisme. Dans un second temps, il est essentiellement question du comportement linguistique des locuteurs et du phénomène de la mort des langues.

I- PRESENTATION DU PROFIL MULTILINGUISTIQUE IVOIRIEN

I.1 La situation des langues en Côte d'Ivoire

Relativement à la situation linguistique, le pays totalise à lui seul, une soixantaine de langues. Notons que ce nombre varie selon les auteurs, en ce sens que depuis les travaux de Delafosse (1904) qui annonçaient le chiffre de soixante, et par souci de commodité, le nombre de langues ivoiriennes n'a guère varié. En clair, c'est faute d'avoir donné de véritables critères de définition de la langue que l'on s'est contenté des premières études qui ont été faites. Seulement, des linguistes regroupent au sein de la même langue, plusieurs dialectes qui lui sont voisins ou très apparentés. Adopo François (1986 : 71) souligne que, « *les frontières des langues et les frontières des dialectes sont loin d'être nettes, au point qu'en passant d'une région à l'autre, on ne sait pas très souvent si l'on change de langue ou si à l'intérieur de la même langue, on ne fait que changer de dialecte* ». Quel que soit le nombre de langues, elles

appartiennent toutes à 4 groupes linguistiques du Niger Congo que sont le Gur (Nord), le Kwa (Est, Centre et Sud), le Kru (Sud-ouest) et le Mandé (Nord et Ouest). Mais toutes les langues n'ont pas la même importance démographique.

La caractéristique principale de la situation linguistique en Côte d'Ivoire est celle d'une diversité et d'un multilinguisme qui a cours toujours sur l'étendue du territoire national. La question de la diversité linguistique renvoie à la multitude des langues parlées en Côte d'Ivoire dont le nombre se situe aujourd'hui, autour de la soixantaine comme nous le soulignons tantôt. Cette hétérogénéité linguistique se concentre autour des quatre groupes de langues initialement répertoriés. La classification détaillée permet d'attribuer chaque langue à une aire linguistique déterminée.

I.2- La classification du groupe kru

Ce groupe se subdivise en 2 sous-groupes repartis dans la région du sud-ouest. Ce sont :

-kru oriental (ensemble bété et ensemble dida)

- Concernant le bété, il faut noter le bété A1 : axe Soubré-Guibéroua-Saïoua.

Le bété A2 est représenté par l'axe Soubré-Issia-Daloa pendant que le bété B est relatif à l'axe Gueyo-Gagnoa-Ouragahio.

- Le dida quant à lui est parlé à l'est de la région bété et se compose comme suit : godié, néyo, kwadia, kouya.

-Kru occidental regroupe un ensemble plus vaste et se subdivise en 2 ensembles de langues : guéré et grébo.

- L'ensemble guéré fait référence aux langues guéré (nyabwa, nyedebwa) et wobé.
- L'ensemble grebo concerne les krumen, les bakwé et les wané.

Il y a toutefois des langues kru isolées qui sont : les aïzi, langue kru enclavée dans la famille kwa, le kuwaa, enclave mandé et le sèmè qui est une enclave kru, à l'intérieur de la zone gur.

I.3- La classification du groupe kwa

L'espace couvert par les langues kwa en Côte d'Ivoire comprend le centre, le sud et l'est. Il concerne les langues akan et les langues kwa lagunaires.

- Les langues akan sont composées comme suit : baoulé, agni, abron, nzema.

-Les langues kwa lagunaires sont : abbey, abidji, abouré, attié, m'bato, adjoukrou, krobou, éhotilé, alladjan, ega, ébrié, avikam.

I.4- La classification du groupe mandé

-**L'ensemble mandé nord** s'étend sur le nord-ouest du pays avec une enclave au nord, dans l'aire des langues gur (Kong-Dabakala-Bondoukou). Il s'agit essentiellement des parlers odiennekan, mahoukan, koyagakan, worodougoukan, djulakan, le tabusikan.

-**L'ensemble mandé sud** est parlé principalement à l'ouest et concerne le dan (yacouba), le gban (gagou), le gouro, le mwan, le ngain, le toura, le wan et le yaouré.

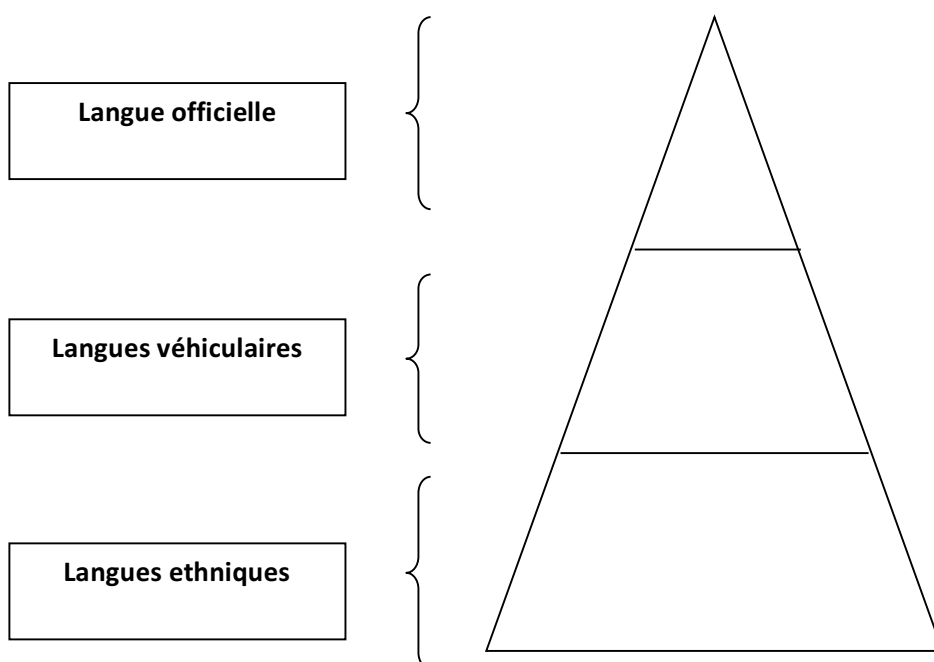
I.5- La classification du groupe gur

Les langues gur de Côte d'Ivoire se retrouvent au nord, au nord-est et à l'est du pays. Ce sont essentiellement le sénoufo, le koulango, le lobiri, le gbin, et le lorhon.

D'une part, l'analyse géographique des différentes langues laisse entrevoir une correspondance régionale pour chaque parler. En effet, chaque grande région est caractérisée par sa propre langue. C'est pourquoi, l'on peut affirmer avec quelques réserves, qu'il y a certainement une coïncidence entre carte géographique et carte ethnique. Cependant le voisinage et la proximité de deux langues aboutissent indiscutablement à des situations de bilinguisme ou de plurilinguisme en faveur d'une des langues en présence. C'est le cas notamment des populations tagbana originaires de Katiola, qui ont maîtrisé et adopté le baoulé dont la capitale (Bouaké) est distante de la première d'environ, une cinquantaine de kilomètres.

D'autre part, la multiplicité et la diversité des langues maternelles sont une réalité en Côte d'Ivoire. Une représentation schématique permet d'illustrer la situation linguistique en Côte d'Ivoire.

Tableau I : La pyramide sociolinguistique ivoirienne



Interprétation du schéma

Nous avons une pyramide à trois étages. Le sommet est effilé et cela augure d'un nombre réduit de locuteurs de la langue officielle. L'étage intermédiaire est moyennement grand. La base quant à elle est évasée, nettement grande que les deux premiers niveaux. Quel sens donner à un tel schéma ?

a) Il résulte de cette schématisation que la population est inégalement répartie à partir de(s) la langue(s) parlée(s) sur le territoire ivoirien. Les locuteurs de la langue officielle sont moins nombreux, ce qui signifie que la population dans sa grande composante est non francophone. En outre, cette langue joue toujours un rôle dominant dans tous les secteurs de la vie nationale liée aux réalités occidentales et mondiales. Il ne s'agit pas ici des différents registres du français parlé en Côte d'Ivoire, mais plutôt du français standard. En effet, une forte proportion de la population ivoirienne aussi bien rurale qu'urbaine parvient à baragouiner cette langue.

b) En descendant au niveau médian de la pyramide, la population qui fait usage des langues véhiculaires s'accroît nettement contrairement à celle du sommet. Ces termes de langues véhiculaires renvoient à toute langue dont l'usage a été vulgarisé compte tenu de certains besoins de communication. Une langue comme le dioula ou l'agni-baoulé est concernée par cette catégorie. La plupart du temps, ces langues sont parlées au-delà de leur zone d'implantation. Elles connaissent une perméabilité à grande échelle. C'est d'ailleurs, la principale raison qui explique son fort taux de locuteurs. Il ne s'agit pas uniquement de locuteurs natifs qui les parlent mais bien plus. Ce type de langues est associé à un développement des échanges sociaux au-delà de l'ethnie, à l'expression des réalités modernes généralement importées et largement intégrées aux cultures locales.

c) À la base de la pyramide se trouvent les langues ethniques. Ces communautés linguistiques sont généralement confinées dans leur langue. Ce qui accentue son imperméabilité. Les langues ethniques appartiennent en propre aux populations qui les parlent, cependant elles n'ont pas toutes le même poids démographique ni la même perméabilité. En effet, il s'agit des langues qui servent de moyen de communication à des groupes ethniques régionaux, cantonnés sur des territoires précis et qui immigrent plus ou moins difficilement. De façon pratique, sont concernées par cette catégorie, des langues comme le yacouba, le guéré, l'attié, l'adioukrou, l'ébrié...

Le critère qui a déterminé une telle schématisation, reste celui de l'occupation spatiale des différentes langues, d'autant plus que cette occupation varie considérablement. Toutefois, des critères liés à la démographie et au degré de secondarité existent également dans la caractérisation des différentes langues. Aussi, la triple subdivision de la pyramide n'est-elle pas figée. La dynamique des langues et des sociétés fait que ces trois couches ne restent pas statiques, ni étanches, et ne glissent pas les unes sur les autres sans se mélanger. Les langues

véhiculaires du niveau médian de la pyramide, grignotent lentement aussi bien la langue européenne du sommet que les langues ethniques de la base. C'est là que se fait la synthèse entre la modernité et la tradition.

En analysant à fond le statut des langues, il ressort de façon systématique que les langues maternelles ne sont pas les seules concernées par les notions de langue véhiculaire. En effet, le français, malgré son statut de langue officielle, joue également un rôle de langue véhiculaire en Côte d'Ivoire, comme nous le soulignons tantôt. Cette langue, de par sa fonction et sa position dominantes, jouit d'un énorme prestige qui lui permet d'exercer une puissante attraction sur l'ensemble des populations toujours désireuses de progrès social. Elle se distille petit à petit dans toute la société. Seulement, une certaine clarification mérite d'être faite à ce niveau. Le français jouant le rôle de langue véhiculaire se différencie nettement du français officiel avec des normes bien déterminées, enseigné dans les écoles.

- Le cas du dioula de Côte d'Ivoire ou le tagboussi

Le tagboussi reste incontestablement à côté du français populaire ivoirien (FPI), la langue la plus véhiculaire au regard du nombre de locuteurs, à sa quasi présence dans le milieu urbain, notamment, le transport, le commerce, l'artisanat... En outre, ses locuteurs se comptent aussi bien sur toute l'étendue du territoire national que dans les pays limitrophes. Plusieurs enquêtes ont démontré que de nombreuses communautés linguistiques font du dioula, une deuxième langue.

- Le cas du baoulé

Cette langue demeure prépondérante sur le plan démographique et géographique. L'on note aussi que le peuple baoulé a beaucoup immigré pour des raisons économiques. C'est aussi pourquoi de nombreux campements ont été érigés par des paysans baoulés au sud-ouest et à l'ouest du pays. Dans le milieu urbain également, certains quartiers habités par des communautés baoulé portent généralement le nom de "baoulékro" (village ou quartier baoulé). Toute chose qui facilite l'apprentissage et la connaissance de la langue en ces lieux par d'autres locuteurs. La langue baoulé n'est pas parlée sur toute l'étendue du territoire national. Cette langue ne connaît pas non plus d'expansion au-delà des zones d'implantation de ses locuteurs natifs. En définitive, la véhicularité du baoulé est plutôt régionale.

- Le cas du sénoufo et du bété

A l'origine de la mise sur pied du projet d'enseignement des langues maternelles, l'Institut de Linguistique Appliquée (ILA) a fait l'option des quatre langues que sont le dioula, le bété, le sénoufo et le baoulé en vue de représenter les grandes aires linguistiques. Si la véhicularité du dioula et du baoulé demeure incontestable, par contre le cas du sénoufo et du bété soulève quelques débats. L'intercompréhension n'a jamais été effective entre le « cebara » de Korhogo et le « nafara » de Sinématiali. De même, un locuteur « tagbana » se fait difficilement

comprendre par un interlocuteur « kufuru ». Le même phénomène est observable pour les parlers bété issus de la région de Soubré et de Daloa, où l'on a l'impression d'appartenir à des aires linguistiques différentes. A Korhogo et à Daloa, la langue du marché et du transport n'est pas le sénoufo et le bété mais plutôt le dioula. Du coup, une remise en question du statut de ces langues s'impose. C'est pourquoi, en tenant compte de leur contexte socioculturel et linguistique, ces langues (sénoufo et bété) peuvent être classées parmi les langues dites ethniques.

- L'émergence d'un nouveau véhiculaire régional : le koulango

Langue gour de Côte d'Ivoire, le koulango s'affirme de plus en plus comme le véhiculaire par excellence de toute la région du zanzan. Depuis le pays abron qui part d'Assuэффry en passant par Transua jusqu'à Tanda, ainsi que des enclaves dioula (Sandégué), les communautés semblent se retrouver dans la langue commune qu'est le koulango. De Bondoukou à Bouna également, les différents locuteurs (dioula, lobi, et abron) ont une parfaite maîtrise du koulango, qui n'est pas cependant leur première langue. A côté de la langue autochtone, le koulango parvient à s'implanter en tant que langue de communication élargie de toute la zone géographique décrite.

Après observation et analyse de la situation linguistique en Côte d'Ivoire, un constat se pose : nous nous retrouvons face à une dynamique interlingue locale. Cependant, il importe de clarifier certains concepts tels que le plurilinguisme et le multilinguisme pour une meilleure approche de notre étude même si à priori, il n'y a pas de distinction officiellement établie entre eux.

II. plurilinguisme et multilinguisme

II.1 Le plurilinguisme :

Le plurilinguisme est conçu comme l'usage de plusieurs langues par un même individu. Cela s'explique par le fait que, sur un territoire bien défini, tous les citoyens ont le droit d'acquérir un niveau de compétence communicative dans plusieurs langues, et ce, tout au long de leur vie, en fonction de leurs besoins. Le plurilinguisme se rapporte dès lors au répertoire de langues utilisées par un individu. Et cela englobe la variété de langue considérée comme « langue maternelle » ou première langue, ainsi que toute langue ou variété de langue, dont le nombre peut être illimité. Ainsi, certaines zones multilingues peuvent être peuplées à la fois, de personnes monolingues et de personnes plurilingues.

II.2 Le multilinguisme :

Quant au multilinguisme, il résulte de la cohabitation des langues au sein d'un groupe social. Ce terme renvoie à la présence dans une zone géographique déterminée, quelle que soit sa taille, à plus d'une « variété de langue », c'est-à-dire les différentes façons de parler d'un groupe social, que celles-ci soient officiellement reconnues en tant que langues ou non. A

l'intérieur d'une telle zone géographique, chaque individu peut être monolingue et ne parler que sa propre variété de langue.

II.3 Rapport entre multilinguisme et plurilinguisme

A priori, il n'y a pas de distinction officiellement établie entre plurilinguisme et multilinguisme. Cependant, les deux notions présentent quelques différences dans leur mode opératoire, même si l'anglais n'a validé qu'une seule, à savoir « multilinguism ».

En outre, le multilinguisme se présente sous plusieurs formes : individuel, social, étatique. C'est pourquoi, dans un milieu multilingue, dès lors qu'un individu parvient à faire usage d'au moins deux langues, il se trouve de fait dans une situation de bilinguisme et par extension, il devient plurilingue. Ce même individu peut se retrouver dans un environnement multilingue et ne parler que sa propre variété de langue. Dans ce cas, on ne peut parler de plurilinguisme mais plutôt de monolingue de l'individu. Si dans le plurilinguisme, l'on fait essentiellement allusion à l'usager, par contre le multilinguisme se rapporte à un environnement ou à un espace linguistique précis.

Au sein du profil multilinguistique de la Côte d'Ivoire, il existe un type de communication organisé en trois niveaux :

1. Un ou plusieurs parlars ethniques (langues maternelles) qui se limitent à la communication locale, familiale, villageoise ou ethnique. Il s'agit essentiellement de l'adjoukrou, de l'abbey, de l'attié....

Néanmoins, certains sont intelligibles entre eux, soit parce qu'ils sont les dialectes d'une même langue (cas le plus fréquent), soit parce qu'ils sont en contact permanent (cas rare).

2. Une ou plusieurs langues véhiculaires qui élargissent la communication familiale ou locale au-delà du village, de la région et/ou du groupe ethnique. Ces parlars de masse et de large communication nationale réduisent l'impression de mosaïque linguistique que l'on attribue souvent à la Côte d'Ivoire.

C'est ainsi que la Côte d'Ivoire compte au moins trois parlars véhiculaires (français, dioula et agni-baoulé) qui sont utilisés à l'échelle nationale. Cependant, il convient de noter que le cas de l'agni-baoulé est relativement régional.

3. Une langue européenne héritée de la colonisation qui est, de surcroît la langue officielle. De manière générale, les sujets qui utilisent la langue officielle de façon plénière sont peu nombreux. Leur utilisation se fait plus souvent dans un cadre formel, dans l'administration et à l'école. Néanmoins, on assiste de plus en plus à une intensification de leur implantation au-delà du cadre formel.

II.4- Analyse du profil multilinguistique ivoirien

Après cette brève présentation du profil multilinguistique ivoirien, on note que le sujet Ivoirien est donc virtuellement multilingue. Il utilise généralement, avant tout apprentissage scolaire, deux langues: celle de ses parents (langue maternelle ou mieux langue 1^{ère}) et celle dont sa communauté d'origine se sert pour une plus large communication (langue véhiculaire ou mieux langue 2^{nde})

Il s'agit donc ici d'un bilinguisme (ou multilinguisme) social de type ivoiro ivoirien.

II.4.1- Un multilinguisme virtuel

Même si le multilinguisme est très présent dans le langage des locuteurs Ivoiriens, le monolinguisme n'est pas à écarter. Il est même fréquent dans le cas où la langue 2^{nde} s'est substituée à la langue 1^{ère} ou lorsque cette dernière joue à la fois le rôle de langue maternelle et langue véhiculaire.

Avec la scolarisation, une langue européenne vient s'ajouter. L'Ivoirien scolarisé parle généralement, voire nécessairement, une langue européenne (français) et, au moins une langue ivoirienne. C'est le multilinguisme social de type ivoiro-européen. Quel que soit le type de multilinguisme considéré, on note dans ce cas, un phénomène irréversible de glottophagie (Calvet, 1987).

Les langues véhiculaires (langues 2^{ndes}) sont, surtout dans les centres urbains, en perpétuelle concurrence avec les langues maternelles (langues 1^{ères}) auxquelles elles se substituent de plus en plus. Un tel phénomène, à la longue peut s'avérer dangereux dans la mesure où on pourra assister à un nouveau type de communication organisé en deux niveaux: langue véhiculaire ivoirienne d'un côté et de l'autre, la langue européenne d'enseignement. Tout cela a pour conséquence logique d'aboutir à la longue, à un nivellement des cultures et, dans la situation qui doit opposer la langue européenne valorisée (langue d'enseignement et de l'administration) à une ou plusieurs langues véhiculaires ivoiriennes (généralement) non valorisés, une marginalisation complète, une extinction de l'ensemble des langues locales.

II.4.2 Multilinguisme ou atout réel pour la société

Les ivoiriens multilingues apprennent et comprennent des langues ivoiriennes autres que leur langue maternelle, comprennent la culture d'autres peuples et acquièrent une culture de tolérance et d'harmonie envers d'autres groupes ethniques. A côté du français, un grand nombre de locuteurs, parce qu'analphabète, a recours à d'autres langues différentes de la sienne dans bien de cas. Il s'agit notamment des situations que vivent quotidiennement les femmes sur les marchés d'Abidjan et de l'intérieur du pays. Toute vendeuse, fut-elle gouro, attié ou baoulé reconnaît volontiers utiliser une autre langue en vue d'échanger dans le cadre de ses activités. Dans ce cas spécifique, la langue de grande communication reste incontestablement le dioula véhiculaire. La raison essentielle de cette pratique repose en premier lieu sur l'ignorance du français par une catégorie des usagers. Dès lors, il ressort que le statut de

monolingue de la vendeuse représente un handicap certain dans l'exercice de son activité dans la mesure où elle reçoit de la clientèle d'origine diverse. On constate qu'être bilingue dans ce cas, répond plus à des contraintes de marketing qui obligent des locuteurs natifs à utiliser d'autres langues plutôt qu'à un désir délibéré de communiquer à travers elles.

Il ressort également que le locuteur se trouve souvent dans un univers où il acquiert diverses expériences qui modulent son adhésion à des principes de vie qu'il se construit lui-même. Et la langue en fait partie, elle qui constitue un puissant moyen de communication et de persuasion, finit par s'imposer aux utilisateurs en vue de satisfaire non seulement des échanges verbaux mais également des échanges commerciaux de tous ordres. Cela n'entame pas cependant son identité propre qui est liée à sa langue maternelle ou langue d'origine.

Cependant, nous nous rendons compte que de façon consciente ou inconsciente, de nombreuses personnes maintiennent et même encouragent le plurilinguisme qui consiste à élargir le nombre de langues maternelles utilisées dans des cas précis de situation de communication. En règle générale, la prise en compte des critères évoqués ci-dessous à savoir le poids démographique, la couverture géographique, la véhicularité et le niveau d'instrumentalisation de la langue sont nécessaires dans toute situation de bilinguisme ou de plurilinguisme.

A contrario, une langue qui est délaissée avec très peu de locuteurs court de graves dangers. A ce rythme, si rien n'est fait, La Côte d'Ivoire perdra dans les siècles à venir, certaines langues mises en minorité, et sans doute davantage à cause de l'accélération due aux prodigieux moyens de communication. Tous les chercheurs sont unanimes qu'une langue qui n'est pas valorisée aura tendance à disparaître avec le temps.

III Les rapports entre les langues et l'attitude des locuteurs

III.1 Les rapports entre les langues

La diversité linguistique varie d'un milieu à un autre. Si on observe qu'elle est plus accentuée en milieu urbain, par contre, il existe presque une homogénéité linguistique en milieu rural. C'est pourquoi dans le cas de la première zone, la question de l'identité linguistique n'est pas cernée totalement au regard de la diversité des langues qui la peuplent.

Des exemples de localités où il existe des écoles PEI (Projet Ecole Intégrée) sont assez évocateurs : peuplé d'un peu moins deux mille cinq cents mille d'habitants, la localité d'Eboué accueille sur son sol aussi bien différentes communautés ivoiriennes que d'immigrants venus des pays de la CEDEAO. Il s'agit pour l'essentiel des fantis venus du Ghana et les bozos du Mali. On y rencontre également des communautés nigérianes, togolaises et burkinabées.

En ce qui concerne la localité d'Elibou, Il faut retenir que la langue abidji est parlée aussi bien par les populations autochtones que par les immigrants qui s'y sont intéressés. On y rencontre

des baoulé, des agnis, des sénoufos et des locuteurs d'origine malinké sans oublier la forte communauté CEDEAO qui s'y est établie depuis plusieurs décennies. La manière de s'exprimer d'un locuteur abidji ne présente pas de différence fondamentale d'avec un burkinabé ou un malien qui a séjourné pendant une longue période dans la localité d'Elibou. Leurs progénitures qui sont en contact permanent avec les enfants abidji, réussissent à maîtriser la langue locale en plus de leur propre langue. C'est d'ailleurs pourquoi nous rencontrons dans les classes, des élèves issus de presque toutes les communautés linguistiques représentées dans ce village. Il n'existe pas d'homogénéité linguistique quand on se permet de visiter les classes ivoiriennes.

Les parents d'élèves des deux localités précitées ont conscience que cette situation de multilinguisme qu'ils vivent ne les désavantage pas mais bien au contraire cela les enrichit énormément.

On peut caractériser les rapports entre les langues ivoiriennes en une phrase : **il y a une dynamique interlangue qui a cours toujours au sein de la société ivoirienne**. Cela signifie que le comportement des différentes langues est fonction du statut et de la place qu'elles occupent sur l'échiquier linguistique national.

III.2 L'attitude des locuteurs vis-à-vis des langues

En Côte d'Ivoire, l'on n'a pas pris l'habitude d'imposer une langue à tout le peuple ivoirien fut-elle celle du premier citoyen ivoirien. Aussi, un ou plusieurs parlars qui représentent les langues maternelles des locuteurs, se limitent-ils à la communication locale, familiale ou ethnique. Mais comment pourrait-il en être autrement ?

Dans ce paysage linguistique, chaque Ivoirien se considère comme le premier défenseur ou le gardien de sa langue maternelle, au moins pour ceux qui s'attèlent à reconnaître la langue comme un instrument identitaire au service de la communauté qui en fait usage. Cette attitude a une conséquence directe sur la perception du phénomène du plurilinguisme. Si les locuteurs natifs reconnaissent en premier lieu que la langue maternelle constitue le premier socle sur lequel reposent les autres identifiants culturels, il n'en demeure pas moins que le bilinguisme ou le plurilinguisme fonctionne merveilleusement bien dans de nombreuses situations de communication.

Les locuteurs non natifs qui, pour diverses raisons se sont établis en tant qu'étrangers dans différentes régions du pays ont adopté soit partiellement soit entièrement les habitudes culturelles, linguistiques et même culinaires de ces contrées. Si une langue est relativement isolée parce que ses locuteurs se trouvent en milieu étranger, elle continue cependant à être transmise du père au fils donc de générations en générations.

III.3 Un souci d'identification

Le second phénomène qui facilite le bilinguisme demeure le souci d'identification pour les uns et la recherche d'une langue d'intégration pour les autres. Dans le premier cas, aujourd'hui comme dans un passé récent, il a toujours existé une certaine solidarité linguistique dans bien de situations de communication. La plupart des locuteurs qui ont embrassé la religion musulmane se reconnaissent de facto comme faisant partie intégrante des locuteurs natifs dioula d'où l'usage fréquent de cette langue. Cela commence par les échanges lors des salutations qui ont lieu généralement en dioula et même pendant la série de bénédictions qui suit les rites musulmans. Tout locuteur d'une quelconque communauté ethnique qui opte pour cette religion est systématiquement identifié et désigné comme dioula. L'amalgame qui est né et qui continue de se perpétuer veut que la religion et la langue fassent partie d'une même réalité. Cette appréciation a cours dans toute la Côte d'Ivoire dans la mesure où dans une même famille, il n'est pas rare de rencontrer des membres appartenant à des obédiences religieuses différentes. Du coup, tous ceux qui pratiquent l'islam sont dioula d'office. C'est également le cas des églises évangéliques CMA où la quasi totalité des fidèles est baoulé. Le culte a lieu en baoulé de même que la chorale qui fait sa prestation dans cette même langue.

III.4 Un souci d'intégration

Quant au second phénomène, il se résume essentiellement en un souci d'intégration dans un milieu social et cela, à travers la langue. Parce qu'ayant des origines linguistiques différentes, mais unis par la langue d'intégration, certains immigrants, en plus de leur langue maternelle s'adonnent à l'apprentissage d'une langue largement répandue en vue de faciliter leur intégration. C'est le cas des ressortissants de la sous-région (Burkina, Mali, Guinée ...) qui se reconnaissent en un dioula véhiculaire comme langue d'intégration au groupe. Ailleurs dans le monde, le persan ou le farsi joue le même rôle en Iran, l'espagnol dans de nombreux pays de l'Amérique latine, l'arabe (celui de l'Égypte) dans le monde arabe, le russe dans toutes les républiques de l'ex. URSS, le swahili en Afrique de l'Est, le bambara (dioula ou malinké) en Afrique de l'Ouest, le mandarin en Chine, le malais dans l'archipel indonésien, et l'hindoustani (hindi et ourdou) en Inde.

IV.3 Des langues en danger de mort

Le phénomène de la mort des langues ne date pas d'aujourd'hui. Depuis très longtemps, il y a environ 5000 ans, les linguistes estiment qu'au moins 30 000 langues sont nées et disparues, généralement sans laisser de trace. Avec le temps, force est de constater que le rythme de la mortalité des langues a considérablement augmenté, surtout depuis les conquêtes coloniales européennes. « Au cours des trois derniers siècles, pendant que l'Europe perdait une bonne dizaine de langues, l'Australie et le Brésil, par exemple, en perdaient plusieurs centaines. En Afrique, plus de 200 langues comptent déjà moins de 500 locuteurs, sans parler de la liquidation de très nombreuses langues amérindiennes et de plusieurs petits peuples ayant vécu sous l'ancienne URSS ou en Chine (Ingouches, Kalmouts, Mekhétiens, Nus, Achangs, etc.). »

Foba K. (2003) explique à propos de l'éotilé : « *Le betine ou éotilé langue kwa de Côte d'Ivoire a deux variantes : La variante du Département d'Adiaké ou l'adiaké et la variante des villages de Vitré ou le vitré. L'on dénombre 06 locuteurs pour l'adiaké et environ 3500 locuteurs pour le vitré. Les locuteurs du vitré à la différence de ceux de l'adiaké utilisent la langue pour la communication quotidienne dans tous les secteurs de la vie.* » Toute la question réside au statut qu'on doit attribuer à une telle langue. Nous retiendrons la conclusion de l'auteur, qui après étude a adopté une attitude nuancée au sujet de l'éotilé : « *A l'issue de cette évaluation, nous affirmons sur la base du résultat des deux dialectes que le betine est une langue en danger mais elle n'est pas une langue morte comme le laisse croire certains écrits antérieurs* ».

Si en Côte d'Ivoire l'éotilé est présentée comme une langue en danger parce que manquant manifestement de locuteurs, l'abron par contre ne peut appartenir à cette catégorie de langue. L'utilisation mitigée de l'abron par des locuteurs abrons semble s'expliquer par des causes historiques et stratégiques. A côté de cette conception, on peut retenir le fait que l'abron a fait place à une langue plus dynamique, plus pragmatique à savoir le koulango. Langue gour de Côte d'Ivoire, le koulango s'affirme de plus en plus comme le véhiculaire par excellence de toute la région du zanzan. Depuis le pays abron qui part d'Assuэффry en passant par Transua jusqu'à Tanda, ainsi que des enclaves dioula (Sandégué), les communautés semblent se retrouver dans la langue commune qu'est le koulango. De Bondoukou à Bouna également, les différents locuteurs (dioula, lobi, et abron) ont une parfaite maîtrise du koulango, qui n'est pas cependant leur première langue. A côté de la langue autochtone, le koulango parvient à s'implanter en tant que langue de communication élargie de toute la zone géographique décrite.

D'autres langues comme le béré ou prépissia de Mankono qui n'a aucune similitude avec le koyaga semble menacée à cause du nombre réduit de ses locuteurs.

Etant entendu que la disparition d'une langue n'est pas seulement une perte pour la communauté de ses locuteurs, mais aussi pour notre connaissance humaine commune de la médecine, de la sociologie, de la philosophie, de la linguistique etc, on est en droit de s'interroger :

Quelle(s) solution(s) peut-on envisager pour endiguer ce phénomène de disparition progressive des langues ethniques au profit des langues véhiculaires d'une part et, d'autre part, pour faire de sorte que les langues véhiculaires et celles dites ethniques coexistent, de façon harmonieuse avec le français?

Aujourd'hui, l'on ne peut retrouver les traces ni les vestiges d'une langue qui aura disparu avec le temps étant entendu que plusieurs facteurs peuvent être à la base d'une telle situation. On peut citer pêle-mêle : les conquêtes militaires, le poids ou l'importance démographique, le nomadisme des locuteurs et les couples mixtes ou exogames.

a) Les conquêtes militaires :

Les conquêtes militaires qui peuvent avoir des effets dévastateurs sur une langue faible ou un génocide résultant d'une défaite militaire. La cessation d'une langue due à l'élimination physique de ses locuteurs demeure un facteur important de la mort des langues surtout si ceux-ci représentent des minorités linguistiques. Ailleurs dans le monde, l'on a observé la liquidation de nombreuses langues amérindiennes et de plusieurs petits peuples de l'ex. URSS et de Chine.

b) Le poids démographique :

Si la puissance démographique contribue à l'expansion des langues, la faiblesse numérique entraîne la régression des langues. Dans certains cas extrêmes, une langue disparaît parce que tous ses locuteurs ont disparu, par mort naturelle. Ainsi, de nombreuses langues autochtones ne comptent que 5, 10 ou 20 locuteurs tous âgés de plus de 50 ans. Par exemple, en Équateur, il ne restait plus à la fin de 1999 que cinq locuteurs du zaparo, et il s'agissait de personnes très âgées et vivant à plusieurs jours de marche les unes des autres; il est évident que cette langue, comme d'ailleurs des centaines d'autres, auront totalement disparu dans quelques années lorsque sera décédé le dernier survivant.

Cela étant dit, une langue disparaît généralement parce qu'elle n'a plus suffisamment de locuteurs pour assurer un minimum de communication, mais surtout, et c'est là le phénomène le plus important, parce que les locuteurs acceptent ou choisissent de l'abandonner ou de ne plus la transmettre à leurs enfants. Autrement dit, parce qu'elle n'est plus jugée utile pour communiquer. Dès lors, avec la langue disparaît une partie du patrimoine de l'humanité dans la mesure où une langue incarne une vision du monde, c'est-à-dire une façon de véhiculer le savoir.

c) Le nomadisme prolongé des populations

La dispersion prolongée des locuteurs d'une langue numériquement faible sur de vastes étendues de territoire dominées par une langue majoritaire favorise la mort de la première langue. La dispersion géographique peut alors être fatale parce qu'elle contribue à réduire les forces de résistance à la langue dominante. Prenons le cas des Nafaana, langue gour du nord de la Côte d'Ivoire qui se retrouvent aujourd'hui à une dizaine de kilomètres de Bondoukou au Nord-Est. Ceux-là parlent la langue du terroir qui se trouve être le koulango. Par contre l'usage du nafaana reste mitigé et les populations les plus jeunes ont davantage recours au koulango. Or si dans 20 ou 30 trente ans, un tel phénomène se perpétue, il n'y aura plus aucun locuteur nafaana. En somme, si l'exode à l'étranger favorise les langues fortes, il affaiblit les langues minoritaires qui perdent alors leur résistance. Il ne faut jamais oublier qu'une langue ne vit bien que lorsqu'elle est fortement concentrée sur un territoire.

d) Les couples mixtes et exogames

D'autres facteurs à caractère démographique contribuent également à la disparition des langues faibles: les mariages mixtes (ou exogamie) et la dénatalité. Si les mariages exogames favorisent les langues fortes, c'est évidemment l'inverse pour les langues minoritaires, car l'exogamie accélère la tendance à l'assimilation. En Côte d'Ivoire, le phénomène existe même si le français tend à l'atténuer dans la mesure où les enfants issus des mariages mixtes entre pères bété et mères attié ont naturellement appris le français comme 1^{ère} et langue maternelle. Le même phénomène est observable chez des enfants dont l'un des parents est originaire d'un pays voisin alors que l'autre est issu du territoire ivoirien.

CONCLUSION

La complexité de la configuration linguistique résulte (dans un premier temps) des migrations anciennes et nouvelles ainsi que de l'exode des populations rurales vers les grandes agglomérations. De tels phénomènes font que délimiter un espace linguistique avec exactitude relève de la gageure. Par ailleurs, à travers l'apprentissage d'une langue seconde ou véhiculaire, les locuteurs sont souvent mus par un intérêt quelconque. Ici, seul le parler véhiculaire ouvre les horizons du locuteur, en lui permettant de s'intégrer dans une dynamique sociale et économique plus large, en lui évitant un cloisonnement ou une marginalisation. Le parler qui assure ce rôle sur le territoire ivoirien et en Afrique de l'ouest est bien le dioula véhiculaire. Cependant, la connaissance d'un parler européen vise le même objectif, il est un atout et une nécessité pour l'Ivoirien, surtout à l'heure où l'on parle de globalisation. Ce parler lui assure une ouverture sur le monde et lui permet l'accès aux grandes innovations scientifiques, techniques et technologiques.

Bibliographie

ADEA. 2001. *What Works and What's New in Education : Africa Speaks! Report from a Prospective, Stocktaking Review of Education in Africa*. Paris;

ADEA. 1996. The Role of African Languages in Education and Sustainable Development. *ADEA Newsletter* 8.4, Oct-Nov. Association for the Development of Education in Africa (ADEA).

- KAKOU F. A. (2008) *Syntaxe de l'éotilé, langue kwa de Côte d'Ivoire (parler de Vitré)*. Thèse pour le Doctorat unique. Institut de Linguistique Appliquée, Université de Cocody-Abidjan ;
- ADOPO A. F. et alii, (1986), *Langues et systèmes éducatifs* in CIRL n°19, ILA Avril 1986 ; (article)
- ADOPO A. F., (1997), *Le Projet-Nord aujourd'hui et demain*, (article) Tranel n°26, "Langues et éducation en Afrique noire", pages 77-102, Suisse, Institut de Linguistique Université de Neuchâtel ;
- CALVET L-J., (1995), *les politiques linguistiques* ; PUF (Que sais-je ?) n°3075 ;
- CALVET L-J., (1987), *La guerre des langues et les politiques linguistiques*, Paris, Payot;
- CANUT C., (1998), *Imaginaires linguistiques en Afrique*, 173 pages, Paris, Editions l'Harmattan ;
- CECCALDI P., (1974), *Essai de nomenclature des populations, langues et dialectes de Côte d'Ivoire*, Paris, C.A.R.D.A.N, 2 volumes ;
- CHAMPION J., (1974), *les langues africaines et la francophonie*, Paris, Editions Mouton;
- COULIBALY P. (1976), *Etude sociolinguistique des rapports français / dioula de Côte d'Ivoire*, 429 pages, Université de Bordeaux III, Thèse de 3^{ème} cycle;
- NAZAM H., (2011), *Politique linguistique. Faits et théorie*, Paris, Éditions Écriture ;